

LA
LETTRE
MEDICALE

« Être simple »
« Être bref »

TOURS

PÉTITION à MM. les MÉDECINS
au NOM des MALADES
Par Maurice BEDEL

DU PÉRITOINE dit de "COCHON"
ou DE CERTAINES CURIEUSES
TOLÉRANCES PÉRITONÉALES

Ce que nos clientes disent de nous

— Je lui ai demandé : « Qu'éprouve-t-on quand on va avoir une attaque ? » Il n'a pas voulu répondre; je suis d'autant plus sûre que c'est exactement ce que je ressens.

○ ○ ○

— On dira ce qu'on voudra, les rebouteurs ont un don. Le médecin m'avait dit négligemment que c'était une simple entorse. Pas du tout satisfaite, je suis allée voir le rebouteur. J'ai horriblement souffert pendant la remise en place. Cela ne prouve-t-il pas que c'était démis ?

○ ○ ○

— J'ai eu peur de le vexer en lui demandant une consultation, aussi suis-je allée voir l'autre sans qu'il le sache. Il l'a appris quand même et il s'est fâché; je le pensais bien.

○ ○ ○

— A la deuxième consultation, il a demandé ma main. Je n'ai dit non qu'après trois mois. Comme cela, il m'a traitée gratis... et si gentiment.

○ ○ ○

— Je vais toujours payer ma note d'honoraires moi-même parce que je profite de l'occasion pour lui demander quelques conseils.

○ ○ ○

— Il a beau dire que ce n'est pas utile, j'exige qu'il voie mes selles chaque jour. Ça a l'air de l'ennuyer. Ne croyez-vous pas qu'il est un peu paresseux ?

○ ○ ○

— Ce n'est pas si difficile que ça de choisir un spécialiste. On sait bien où on a mal.

○ ○ ○

— Je vais le voir pour un peu d'essoufflement. Il me parle de fatigue du cœur, de congestion du poumon, de foie trop gros, de rein fonctionnant mal, d'hypertension... J'ai compris qu'il voulait m'effrayer. Qui dit trop ne dit rien, n'est-ce pas ? Cela ne m'a pas disposée à prendre le repos qu'il m'a ordonné.

Docteur R.-D. JEANDRE.

LES M

COI

actu

DAI

COI

EN

LEUR CO

EN SERAI

AP

Nous confir
sur le « CLINIO

Nous prion
s'adresser directer

« HO

Nos Laborate
rapport avec le cor

.....
ACIENS

TS

ires

UN

US

DE

RIELLE

IORÉE...

t-ils ?

enseignements

bien vouloir

eur

intéressés en



Nous ne pouvons résister au plaisir de reproduire dans notre « LETTRE MÉDICALE » l'amusant discours prononcé par Maurice BEDEL aux Journées Médicales de Bruxelles.

Le spirituel orateur ayant situé en notre Touraine le point de départ de ce discours, il était tout indiqué pour nous de l'insérer dans notre publication tourangelle.

Pétition à MM. les Médecins au nom des malades



Messieurs,



OMME j'aurai à me faire beaucoup pardonner par la suite, c'est par un compliment que je commencerai mon discours.

Quelle n'est pas mon indignité de me présenter devant vous, moi qui n'y ai d'autre titre que celui de médecin défaillant ! Que dis-je, défaillant ? A la vérité, c'est un amateur qui s'adresse à vous, et vous mesurerez, Messieurs les professionnels, tout ce que ce terme d'amateur porte en soi de négligent, d'abandonné et même de sceptique. Vous êtes dans la bataille ; je me trouve parmi les non-combattants. Vous attaquez le mal, vous le traquez, vous l'abattez ; pour moi, je le regarde faire, et je ne vous cacherai pas qu'étant, de mon véritable état, romancier, il ne me déplaît pas que vous en laissiez de la graine sur la terre des hommes. Ainsi, vous êtes bienfaisants et je suis inutile.

Je viens donc vers vous sans malice, le cœur pur et l'âme candide. Comme je me porte bien, je vous considère même avec une grande liberté d'esprit, et rien dans mes propos ne sera de nature à vous donner à croire que mes louanges soient celles d'un intéressé et que mes critiques trouvent leur source dans les déboires d'un malheureux qui désespère de vous.

Vous voudrez bien me considérer seulement comme un délégué des malades, comme un envoyé des catarrheux, dyspeptiques, migraineux, asthmatiques, furonculeux, eczémateux, paranoïaques et porteurs de bacilles de toute sorte, qui sont de vos relations habituelles et qui n'ont pas toujours le loisir ou l'effronterie de vous faire des discours.

J'arrive de Touraine; c'est comme si je vous disais que je sors d'un jardin où tout serait fait pour le bonheur des hommes. Là, les jours sont plus longs qu'ailleurs, parce qu'on en goûte les minutes en s'attardant à goûter les secondes. On mord dans leur pulpe, on en lape le jus goutte à goutte, on en grignote les pépins, on en suce le noyau. Il y a des jours qui ont un goût d'abricot; ils n'en finissent pas de vous glisser dans les veines des sirops de plaisir. Il y en a qui sentent la fraise; d'autres qui sont à la fois acidulés et sucrés comme des groseilles, ce ne sont pas les moins agréables : ils donnent des joies qui ressemblent à celles de l'enfance, toujours un peu mêlées de la crainte de voir approcher la fin de la récréation, de la promenade ou des vacances. Je ne vous parle pas de ceux qui surprennent par la soudaineté de leurs délices et qui sont au cœur ce que le grain de raisin est à la langue à l'instant où les dents le font éclater; ni de ceux dont les innocentes réjouissances ont une petite saveur de pomme d'api.

Bref, j'arrive d'un pays où le bonheur est à portée de la main des sages qui se contentent de cueillir le jour tel que la marche du temps le leur offre chaque matin. Pour se décider à être malade dans ce pays-là, il faut y mettre bien de la complaisance. Tel est pourtant l'extraordinaire attrait de la maladie aux yeux des bien portants, que les habitants de cette région bienheureuse s'abandonnent à toutes sortes de maux illusoire, pour n'être pas en reste avec ceux des pays moins fortunés.

Il est prouvé qu'aux coteaux de Chinon, dans les vignobles de Vouvray ou sur les rives de l'Indre en pays lochois, on ne comp-

tait pas plus d'une douzaine et demie de maladies dans le temps où votre irrévérencieux confrère, François Rabelais, mettait à la mode la thérapeutique esbaudissante et la guérison par le rire. Voulez-vous me permettre de vous citer quelques-unes des cent quarante-quatre maladies aujourd'hui répandues dans cette aimable et souriante région, appelée pour la beauté de ses paysages et l'agrément de son climat le « Jardin de la France » ?

Alors que sous les Valois on n'y connaissait guère que la peste, le typhus, la syphilis et la gravelle, c'est-à-dire moins que rien, j'y vois s'épanouir, au XX^e siècle, une flore inimaginable de néphroses lipéïdiques, de lymphogranulomatoses, de leucoses aleucémiques; j'y entends parler de colibacille et d'aérophagie, d'hyperviscosité sanguine et de spirochétose ictéro-hémorragique.

Je vous le demande, Messieurs : était-il bien nécessaire d'introduire la lymphogranulomatose sur ces coteaux plaisants, déjà fort occupés à mûrir le raisin de leurs vignes, à épanouir les roses de leurs jardins et à gonfler les fruits de leurs vergers ? Les Tourangeaux s'accommodaient au mieux de n'être point lymphogranulomateux. Ils faisaient leur ordinaire d'une fluxion dentaire par-ci, d'une sciatique par-là; les demoiselles, dans les prémices de leur formation, avaient leurs petites anémies : elles mettaient des clous à rouiller dans un bol, elles buvaient l'eau de rouille, les couleurs leur revenaient aux joues et l'on n'en parlait plus; les dames, au mitan de la vie, se plaignaient des vapeurs qui leur montaient au visage; elles baignaient leurs pieds dans un bouillon de moutarde, et leur front ne fumait plus. Allez donc vous débarrasser d'une lymphogranulomatose par des clous et par la moutarde ! A ces états morbides pleins de bonhomie et familiers à ceux qui en étaient atteints, vous avez substitué des syndromes terrifiants qui jouent désormais le rôle des loups-garous et des sorciers de sabbat.

Quel est l'état d'esprit d'un malheureux alité qui partage ses draps avec une lymphogranulomatose ! Autant lui annoncer avec ménagements que la fatalité lui envoie pour compagnon de lit le *plesiosaurus dolichodeirus*. Il tremble, il grelotte, la panique lui envahit la moelle; il est perdu.

Vous avez, voici quelques années, découvert et décrit par

le menu l'aérophagie. C'est un mal singulier dont les êtres humains se passaient fort bien jusque-là. L'aérophage déglutit de l'air comme le gourmet fait une bouchée de foie gras ou une lampée de Château-Laffite. Sa poche stomacale devient l'outre d'Éole ; elle se gonfle, elle ballonne, et comme l'air s'échauffe en ces profondeurs du corps, l'aérophage se sent montgolfiérisé et s'attend, à tout moment, à s'élever de terre et à gagner l'empire des nuages. Toutefois, le cardia fait office de soupape. Et c'est là que les ennuis commencent, la chasse d'air, par le tuyau de l'œsophage, se faisant sous pression. On cite le cas d'un écrivain, élu à l'Académie française, qui était atteint de ce mal à la mode et qui ne put jamais prendre séance sous la Coupole, dans la crainte qu'il était que son discours ne fût coupé d'interruptions œsophagiennes.

Et pourtant, voyez quelle est la vogue de vos découvertes. Ce fut à qui serait aérophage : les mangeurs d'air se rencontraient non seulement dans les salons où il est toujours de bon ton de se vanter d'être du dernier bateau pathologique, mais aussi dans les campagnes, et même dans cette Touraine où, de mémoire d'homme, on n'avait jamais vu des gloutons de cette espèce. Les Tourangeaux sont d'excellents avaleurs ; vous vous rappelez les menus des gens de Gargantua. Un repas fait de melon sucrin, de rillettes bien fermes, de rillons chauds, de lumas — ce sont les escargots — sautés au vin blanc, d'andouilles grillées, d'anguilles aux oignons, de tripes au Vouvray, de champignons farcis et de galette à la fleur de froment, les satisfait tout juste. Ils ont, comme le frère Jean des Entommeures, l'estomac pavé.

Or, voilà qu'un vigneron de ce gentil pays, un de mes voisins, bon mangeur, bon buveur, s'il en fut, s'est mis à l'aérophagie : il vous avale de l'air à plein gosier. Plus de place en son estomac pour de braves cochonnailles ; là où passaient les rillettes et les rillons, c'est de l'azote, de l'oxygène et quelques reliefs d'argon, d'acide carbonique, d'ozone et d'ammoniaque, qui passent. Il faut convenir que le bonhomme décline à vue d'œil, n'étant pas de ces chasseurs de coquecigrues qui vivent de l'air du temps. Et je vous prie, Messieurs, dites-moi s'il est convenable que pareil mal ait franchi les portes de vos cénacles. N'eût-il pas mieux valu que vous en fissiez le seul objet de vos savants débats, que vous le tinssiez sous clé dans vos laboratoires ? Au lieu de quoi, vous

l'avez lâché à travers le genre humain et vous êtes la cause qu'un académicien ne put jamais prononcer son discours de remerciement, et qu'un vigneron de Touraine ne m'invite plus à partager ses rillettes et son vin blanc.

Je crois qu'il ne faut pas répandre le bruit de vos découvertes. Je crois qu'il y a des maladies, brusquement apparues, appelées à disparaître aussi brusquement, dont il vaudrait mieux que la chronique médicale des journaux quotidiens ou hebdomadaires ne révélât point l'existence. Sinon, nous verrons se développer et se répandre des sortes d'épidémies qui n'existaient pas avant que la presse prît l'importance sociale qu'elle connaît aujourd'hui : ce sont les épidémies par publicité. Jadis, un mauvais vent venu de l'Est apportait l'influenza aux peuples d'Occident ; ou bien c'étaient les rats qui propageaient la peste ; ou encore les chèvres méditerranéennes répandaient la fièvre de Malte. De nos jours, ce sont les feuilles publiques qui disséminent le mal.

Dès l'instant où le colibacille envahit la grande presse, nous vîmes cette intéressante bactérie pulluler dans l'intestin de tout ce qui comptait en Belgique, en Allemagne, en France, dans la vie politique, intellectuelle ou mondaine. Les changements de gouvernements qui marquèrent, au rythme que vous savez, la vie nationale de la France depuis une dizaine d'années, ne peuvent s'expliquer que par le colibacille, quoi qu'en aient dit les ennemis de la démocratie. Ses sournoises activités eurent raison des énergies les plus réputées du parlement français. Je chercherais en vain une autre explication à cette singulière carence des pouvoirs publics de mon pays.

Les salons se donnèrent avec enthousiasme au nouveau venu. De charmantes colibacillaires ne craignaient point de se livrer à des confidences sur les troubles de leur côlon qui, tout côlon de jolie femme qu'il fût, n'en était pas moins une section du collecteur intestinal que les coquettes passent généralement sous silence. Imaginez le dépit du dîneur qui entendait sa voisine aux belles épaules lui confier sur le ton du murmure que le colibacille lui interdisait de goûter au filet de chevreuil. Quel élan de galanterie ne serait pas coupé par l'aveu d'un secret si intime ?

Telles sont, Messieurs, les conséquences de la publicité donnée à vos recherches avant même que l'expérience et le temps soient

venus les transformer en certitudes. Si bien que, souvent, le public vous devance, dans vos conclusions, qu'il se livre avec une sorte d'impatience à la maladie nouvelle dont vos premiers travaux lui révèlent l'existence et qu'il est déjà atteint du mal quand vous convenez que ce mal n'existe pas.

Sans remonter à l'épidémie de chorée dont l'Allemagne fut saisie en 1374, sans m'attarder aux convulsionnaires de la tombe du diacre Pâris au cimetière Saint-Médard, je ne puis pas ne pas évoquer ici la grande figure de Charcot et l'histoire prodigieuse — c'est le mot — de l'hystérie. Jamais on n'assista à un mouvement de tant d'ampleur dans l'épidémie par publicité. Il y eut bien aussi l'entérite du début du xx^e siècle; elle avait pour compagne de mode la neurasthénie. Et je ne me rappelle pas, sans en sourire, ces hôtels d'un pays voisin du mien peuplés de malheureux qu'un régime inhumain condamnait aux nouilles et aux pruneaux.

Chorée, convulsions, hystérie, entérite et neurasthénie ont passé comme ont passé depuis les mêmes temps les vertugadins, les paniers, les crinolines et les corsets à busc.

Ah ! Messieurs, ces épidémies étaient de minces accidents si l'on songe à l'ampleur que prennent dorénavant celles que propagent les feuilles publiques. Elles ne touchaient qu'un petit groupe d'individus, elles opéraient en terrain clos. C'étaient des plaisirs de société, et le menu peuple en était écarté. Le danger est tout autre aujourd'hui et le peuple à son tour est touché. J'ajoute que le développement des lois sur l'assistance médicale, sur les accidents du travail, sur les assurances sociales, n'ont pas peu contribué à étendre le mal. Rien ne porte l'homme à se sentir malade autant que la gratuité des soins qu'il reçoit. D'un petit tiraillement musculaire qu'il eût jadis soigné lui-même à l'alcool camphré ou au baume Opodeldoch, il fait toute une affaire : il lui faut un examen radioscopique, un pansement bien apparent, un congé payé. A-t-il reçu, au cours de son travail, un caillou sur l'ongle du cinquième orteil ? Le voilà qui chausse une savate largement échancrée d'où sort un moignon enveloppé de gaze ; il marche avec peine en s'appuyant sur une forte canne dont le bout est pris dans un dé de caoutchouc. Aux yeux de ses voisins, il se prive de menus plaisirs comme de soigner son potager, d'aller

jusqu'à la rivière voir si le poisson mord. Il demeure devant sa porte, la jambe étendue sur un pliant; sa femme apitoie sur son sort les commères à la ronde. C'est tout juste s'il peut se traîner jusqu'à l'estaminet où, sur le ton du Cid contant la bataille contre les Maures, il ressasse les circonstances de son accident.

Mais laissons là ce factice et tout cet artifice, et venons aux affaires sérieuses.

Il m'est arrivé souvent de me demander, au cours de ces dernières années, si la médecine, en cessant d'être un art, en devenant une science, n'allait pas à son déclin. Cette question, la plupart des praticiens se la sont posée, et je sais que beaucoup ont répondu qu'au contraire plus la médecine serait scientifique, plus sûrement elle atteindrait son but qui n'est rien d'autre que la guérison des maladies.

Il est bien vrai, Messieurs, que nous avons vu se développer, depuis un quart de siècle, les rapports du médecin et du laboratoire dans une atmosphère de confiance réciproque qui n'était pas sans rappeler les amitiés célèbres d'Oreste et Pylade, de Damon et Pythias, de Nisus et Euryale. Bientôt l'un ne sut plus se passer de l'autre : au laboratoire, le médecin demandait la preuve par a plus b de son diagnostic ou tout au moins des éléments de preuve qui l'écartassent du doute clinique; au médecin, le laboratoire demandait de la substance analysable, dissécable et réductible à sec, de la substance vivante et diverse en sa façon d'être vivante; en un mot, de l'homme.

L'homme, cet être qui se croyait tout près des dieux, passa par le tube à essai, l'éprouvette et le papier filtre comme un simple composé chimique. On le vit débité en lamelles minces sous la lame du microtome; il fut réduit en poudre, en extrait sec; il fut pesé au millième de milligramme, mesuré au millième de millimètre. Ce roi de la création, ce terme ultime et magnifique de l'évolution, ne fut traité ni mieux ni pis qu'un cobaye d'expérimentation. Lui qui fut le modèle du *Scribe accroupi* du Louvre, de l'*Hermès* de Praxitèle, du *Saint Jean* de Rodin, livra au microscope sa cellule hépatique et les neurones de sa pensée. Il n'y eut pas une humeur de son économie qui ne fût aspirée dans la pipette d'un analyseur : son sang même, ce fleuve vivant porteur d'allégresse et de courage, ce beau flot pourpre qu'il était noble de ver-

ser pour la patrie, son sang ne fut plus rien d'autre qu'une affreuse boue rouge, qu'un courant d'égout, charriant des spirochètes et des vibrions, des urées, des urates, des urobilines et des bilirubines.

Je connais une jeune fille que tout destinait au bonheur et à l'amour — qui vont parfois ensemble — car elle était harmonieuse de corps, ravissante de traits, intelligente juste à la limite où la raison risque de l'emporter sur la sensibilité. Quand elle eut dix-huit ans, ses joues, jusqu'alors couleur de lis au lever du soleil, prirent un petit ton d'ocre jaune qui jeta l'inquiétude dans son entourage. Elle n'en était d'ailleurs que plus jolie, le bleu de ses yeux gagnant à être encadré d'or pâle. Et pour le reste, elle demeurait ce qu'elle était sans que ce badigeon léger qui lui couvrait le teint changeât rien à sa grâce et à sa gentillesse.

Là-dessus, le médecin qui l'avait vue naître parla de fatigue générale, de troubles de jeunesse, d'une lassitude de fin de croissance; bref, il sourit, tapota les joues de l'enfant, conseilla de laisser de côté les examens de licence qu'elle préparait, et il s'en fut en assurant que les couleurs reviendraient après quelques semaines de repos du corps et de détente de l'esprit. C'était un de ces médecins au coup d'œil sûr et qui font leur diagnostic en quelque sorte par enveloppement du regard.

La famille ne fut pas contente qu'il eût souri et surtout qu'il n'eût point parlé de lymphogranulomatose ou de leucose aleucémique. On lui fit aussi un grief de n'avoir point ordonné de ces diacrinobromocardine, iononucléomarinyl, ou tout bonnement de ces phényléthylmalonyurée, qui sont la gloire et l'honneur de la thérapeutique moderne. On alla donc chercher d'autres avis; on courut de consultation en consultation; on vit les spécialistes, et comme la jeune fille n'avait spécialement rien, on les vit tous : un ophthalmologiste pour la pâleur du blanc de l'œil, un rhinologiste pour ce symptôme inquiétant que la dolente créature n'éprouvait jamais le besoin de se moucher, un arthrologiste à cause d'une certaine douleur qu'elle éprouvait au coude quand elle avait dormi, le bras replié sous elle-même; on avait remarqué que l'écouteur de l'appareil téléphonique lui laissait l'oreille rouge quand la conversation qu'elle menait durait plus de dix minutes : on vit un otologiste.

Chacun, bien entendu, trouvait un petit quelque chose du côté de l'organe incriminé. On a toujours un petit quelque chose ici ou là, au foie, à l'œil, à une dent, au cœur, à la plante des pieds; heureusement, sans quoi on ne se sentirait pas vivre. Chacun ordonnait donc, comme c'était son devoir, un petit traitement pour ce petit quelque chose. Et chacun, comme de juste, demandait une petite analyse. On analysa le sang, la salive, le liquide stomacal, les larmes, et en général toutes les sécrétions et excrétions de ce corps charmant.

Tout ce qui était secret dans les mystères de son jeune organisme fut livré aux pipettes, aux seringues et aux ballons de verre. Et quand on songe que le corps est un monde de viscères à jamais plongé dans la nuit, que le cœur ne voit jamais le jour et que le cerveau — c'est-à-dire la pensée, la mémoire, la joie — est, dans la boîte du crâne, un bloc obscur qu'aucun rayon venu du ciel ne touchera jamais, on juge de ce qu'il y a de cruel à livrer ainsi aux réactifs et à la flamme des laboratoires les humeurs et le sang d'une fille de dix-huit ans.

Son moi, bientôt, ne lui appartint plus : chaque consultant en avait pris une part. Elle avait laissé d'elle-même chez le radiologue et chez le preneur de sang. Elle avait abandonné de son sympathique au sympathicologiste, de son vague au vagologiste. Et les battements de son tendre cœur étaient passés par les stéthoscopes d'un peu tout le monde. Il ne lui restait rien, pas même sa maladie, car sa maladie, appelée fatigue générale par le premier médecin, avait pris tellement de noms qu'il était impossible qu'une jeune fille fût atteinte, à elle seule, de maux aussi nombreux. Elle n'était plus autre chose qu'un symbole.

Ce symbole de la diversité prodigieuse de la médecine moderne, vous le rencontrez, Messieurs, chaque jour sur vos routes professionnelles.

Vous avez introduit dans l'art de la médecine la division du travail. Vous avez supprimé l'artiste en personne. Vous en avez fait un chef d'équipe, une sorte de contremaître. Le médecin du XIX^e siècle était fait à l'image des humanistes de la Renaissance : il se plaisait aux connaissances générales; ses acquisitions intellectuelles, il les étayait au moyen d'ouvrages qui s'appelaient les *Entretiens d'Épictète*, les *Pensées de Marc-Aurèle*, ou bien les

Dialogues de Platon. Il y avait du Roger Bacon en lui, du Montaigne aussi, et aussi du Gœthe. Il était un homme parmi les hommes et rien de ce qui était humain ne lui était étranger. Aussi bien était-ce en homme qu'il abordait ses malades : il était leur conseiller, leur ami. Il était dans la confiance de leurs afflictions. Il arrivait auprès d'eux avec son oreille pour ausculter, ses doigts pour palper et percuter, ses yeux pour observer, mais aussi avec son cœur pour soulager. Rien d'artificiel entre lui et le malade. Vous ne l'auriez pas vu sortant d'une mallette un appareil à ausculter ou un appareil à prendre la tension. Il s'en remettait à ses sens de le renseigner : il posait son oreille contre la poitrine du tousseur ou de l'oppressé, et ce contact avait quelque chose de fraternel, de tendre, qui réconfortait tout de suite le patient. Sa façon de prendre le pouls dès son arrivée, c'était sa poignée de main, un peu caressante, son : « Bonjour, comment allez-vous ? » appuyé par le souci de se donner à lui-même la réponse.

Ah ! Messieurs, songeons à ces temps heureux où le praticien jouait son rôle de frère de charité sans s'inquiéter d'appeler à son aide une équipe de confrères qualifiés et de leur demander, comme on dit, un coup de main. Il était le maître du terrain, il disposait des viscères, des glandes, des humeurs et des ressources morales de son malade; c'était sa masse de manœuvre, il en disposait à sa guise; il menait son offensive à son seul gré, lançant la cavalerie des globules rouges à l'assaut des bastions du mal quand il lui plaisait, jetant les globules blancs dans la mêlée à l'heure *H* de son choix, et pourvu de munitions, appelées quinine, sulfate de soude, ipéca et huile de foie de morue, qui percutaient à tout coup.

C'était l'époque où mon maître, le professeur Brissaud, avait peu de clients. Cet homme qui portait dans les yeux toute la finesse d'un jugement que rien ne pouvait surprendre, cet homme d'art qui jouait avec la science comme le pêcheur de truite joue avec le plus vif et le plus malin des poissons d'eau claire, qui l'approchait, si je puis dire, à la mouche, qui la manœuvrait et qui ne la ferrait qu'à coup sûr, cet homme décevait les mauvais malades, il enchantait les bons. Quand je dis les mauvais malades, j'entends ceux qui font la leçon au médecin, qui le jugent sur le développement de son ordonnance, qui exigent des prises de sang

et des examens radioscopiques, ceux qui, en un mot, se mêlent de ce qui ne les regarde pas : leur propre maladie.

A ceux-là, Brissaud n'était d'aucun secours. Avec les autres il s'entendait à merveille : je veux dire qu'il faisait avec eux de la collaboration. Il leur disait à peu près ceci : « Vous n'allez pas me demander de mettre une étiquette sur l'état de malaise où vous êtes en ce moment. Nous ne sommes pas des classificateurs, et la science médicale n'est pas une science de synopsis. Puisque votre cas n'entre pas dans la liste, d'ailleurs très courte, des maux exactement déterminés, nous le rangerons dans la catégorie des syndromes, et puisque vous me demandez ce que vous avez, je vous répondrai : vous souffrez de la tête, vos digestions sont lentes, vos jambes mettent de la paresse à vous porter, et vous êtes sans entrain : voilà ! »

Là-dessus, Brissaud ordonnait du bicarbonate de soude et de la modération dans le régime alimentaire ; il mettait le malade en garde contre le travail de l'imagination, il le plaçait gentiment en face de son syndrome. Et l'on parlait d'autre chose, c'est-à-dire de peinture ou même de littérature, car il arrive, Messieurs, que la littérature et la médecine fassent fort bon ménage.

J'ai gardé de mes années d'étude auprès de Brissaud un souvenir que je me réjouis d'évoquer ici, devant tant d'esprits éminents que cet esprit enchanté ou eût enchantés. Brissaud était un artiste, j'allais dire un artisan, de la guérison. Je salue sa mémoire comme celle d'un des vôtres qui fut l'apôtre des idées générales en médecine, qui voyait dans le médecin un philosophe et un moraliste, qui sema autour de lui les graines de bon sens qu'il avait héritées de ses maîtres et qui, disparu trop tôt, ne verra pas ces mêmes graines retrouver depuis quelque temps une force de germination qu'elles semblaient avoir perdue.

Car, il faut bien en convenir : si la médecine se maintenait dans les voies où l'entraîne l'exemple de l'industrie, vous iriez droit, Messieurs, au travail à la chaîne.

Que voyons-nous à l'usine ? Nous voyons l'ouvrier spécialisé à outrance n'accomplir plus qu'un geste où il atteint une sorte de perfection d'automate. J'ai observé dernièrement dans les ateliers d'une fabrique de gants l'activité des ouvrières : les unes cousaient le pouce, les autres cousaient les quatre doigts, d'autres

ouvriraient la boutonnière et d'autres la piquaient, et d'autres aussi mettaient en place le bouton, sans parler des spécialistes qui avaient étiré la peau, de celles qui lui avaient donné du poli et de celles qui, d'un cuir de mouton, avaient fait un cuir de pécarî. Si bien qu'une paire de gants passait par vingt-deux paires de mains d'ouvrières avant de trouver une paire de mains à ganter. Or, nulle de ces vingt-deux spécialistes n'eût su faire à elle seule une paire de gants : j'en reçus l'aveu de plusieurs d'entre elles.

Et que voyons-nous dans la médecine? Si j'ose comparer un malade à un gant, je vois que le jour arrivera — et il est déjà arrivé dans certains pays — où le malade passera par vingt-deux mains avant que le diagnostic de son mal soit défini. Chacun des signes de son syndrome trouvera son spécialiste, lequel établira sa fiche, et de fiche en fiche la maladie se précisera. Toutefois, au lieu d'être la maladie du malade en personne, elle sera une maladie de confection, une maladie de série, adaptée à l'intéressé et non pas faite par lui. Sur le mal véritable se superpose, se moule, un mal-standard auquel il manque, pour être autre chose qu'une image de la réalité, ce rien d'inégal et d'imparfait qui marque la différence entre la dentelle à la main et la dentelle mécanique, entre la gravure au burin et la photographie. Allons-nous vers des temps où le praticien ne sera plus en mesure d'établir à lui seul un diagnostic et s'en ira rejoindre dans le professionnalisme ces gantières qui ne savent plus tailler elles-mêmes, coudre et finir une paire de gants?

C'est un lieu commun d'affirmer avec des soupîrs et des gestes de désespoir que la science médicale est l'enfant dégénéré de l'art médical. Holà ! ne parlons pas de dégénérescence. Il s'agit plutôt d'un manque d'adaptation. Est-ce que l'architecture a dégénéré parce que les matériaux de construction sont élevés par la force d'un moteur électrique au lieu de l'être à bras d'homme? Quelle que soit la mécanique qui cueille au sol les pierres, les briques ou les poutrelles et qui les dépose à hauteur d'étage, l'architecte reste le maître de son art.

Il semble que l'outillage prodigieux, dont il dispose aujourd'hui, neutralise le médecin et lui enlève une part des dons personnels qui l'aidaient si subtilement dans l'exercice de son art. Non seulement il s'en remet à des instruments du soin de capter

et de révéler les signes par quoi se manifeste un état morbide et que lui révélaient naguère ses seuls sens, mais encore, pressé par la vie, harcelé par le temps, il néglige de plus en plus les secours de ce sens mystérieux que, faute de mieux le connaître, nous désignons du nom mal défini d'intuition.

On conte que M. Mussolini, interrogé un jour sur sa méthode politique, répondit par des considérations sur l'empirisme ou, pour mieux dire, sur la méthode expérimentale. Puis, élargissant le sujet, il expliqua le rôle que joue en cette affaire la connaissance des hommes et l'observation de leurs mouvements passionnels. Soudain il se trouva embarrassé de définir à son interlocuteur ce qu'il appelait le sixième sens, à quoi il attachait la plus grande importance dans l'exercice du pouvoir. Comme M. Mussolini n'est pas homme à s'attarder à mûrir longuement une définition, il s'écria : « Le sixième sens... Vous voyez ce que je veux dire. » Alors, il dessina de sa main puissante quelques arabesques dans l'air, les arabesques du flair qui n'est pas l'odorat, du frôlement qui n'est pas le toucher, de l'art de humer, qui n'est pas le goût, du coup d'œil qui n'est pas la vue et de la perception du silence qui n'est pas l'ouïe : il voulait parler de l'intuition. Et du geste aérien de sa main, il détruisait à peu près tout ce qu'il venait de dire de la méthode expérimentale.

Eh bien ! quand nous déplorons que la médecine de laboratoire s'écarte de l'art de la médecine, nous ne faisons que regretter la lente disparition du flair, du frôlement, de l'art de humer, du coup d'œil et de la perception du silence dans l'établissement du diagnostic. Mais tout n'est pas perdu. Voilà que l'horizon s'éclaire. J'entends de tous côtés des voix médicales s'élever pour célébrer le renouveau de l'art de guérir.

Nous revenons à l'homme en tant qu'individu, dit-on autour de moi. Nous n'examinons plus le cas, nous étudions celui qui nous en présente les symptômes ; nous sommes face à face avec M. Henri Dupont et non plus avec le colibacille qui lui peuple l'intestin ; nous soignons Mme Jeanne Durand et non pas la tuberculose qui l'a touchée au sommet droit. Semblables à l'agronome qui analyse une terre de culture, qui s'enquiert du climat d'une contrée, quand telle céréale ou telle légumineuse y sont de mauvaise venue, nous portons nos curiosités sur le terrain où évolue

le mal, sur le tempérament, l'hérédité, le milieu social et familial du malade; nous nous réclamons d'Hippocrate, nous élargissons le problème de la médecine, nous le confondons avec la sociologie, avec l'ethnologie, et même avec la cosmogonie.

Voilà, Messieurs, un langage extrêmement agréable à l'oreille des malades. C'est celui que vous n'avez eu à tenir en aucune circonstance, car vous tous qui êtes assemblés ici, vous représentez la haute tradition hippocratique. L'histoire de vos travaux, le programme de vos séances en ces journées médicales, vous placent dans cette élite de la science à laquelle on ne saurait appartenir si l'on ne portait pas en soi le sens historique et philosophique de l'humaine condition.

Mais quand j'entends dire à certains jeunes praticiens des campagnes françaises qu'ils se réclament d'Hippocrate, que le malade à leurs yeux est avant tout un homme, je m'en réjouis, car je vois dans cet état d'esprit un retour aux meilleurs principes de la guérison des maladies.

Dois-je ajouter que j'y vois aussi une arme contre le danger mortel qui vous vient du côté de l'État, contre la menace qui vise votre indépendance professionnelle? Certains idéologues, constructeurs de paradis sociaux, voudraient vous fonctionnariser, faire de vous des serviteurs de la règle administrative. Vous soigneriez par ordre; vous guéririez par ordre; et par ordre également vous mèneriez vos travaux scientifiques, de telle sorte qu'il y aurait des microbes d'État, des tumeurs d'État, de la bile d'État, des parasites d'État — mais ceux-là en quantité inimaginable.

Et alors, je me tourne vers vous et vers tous ceux qui ont encore le sens de la dignité humaine, et je leur demande si le corps médical n'est pas appelé à prendre la parole, un jour ou l'autre, au nom des hommes libres, au nom de ceux qui entendent continuer à juger avec leur propre jugement, à sentir avec leur propre sensibilité, au nom de ceux qui prétendent persister à marcher sur deux jambes et non sur quatre pattes.

Dans le trouble où s'égare l'esprit des peuples, vous représentez ce qu'il y a d'humain dans l'homme. Vous seul avez qualité pour définir les limites politiques en deçà desquelles la raison humaine tombe dans l'automatisme et la sensibilité se confond avec l'instinct.

Mais voilà que je ne parle plus du tout au nom des malades, quoique je ne sois pas embarrassé de prouver que, parlant de l'humanité d'aujourd'hui, c'est encore de malades qu'il est question dans mon discours.

Mon dessein, en acceptant de prendre ici la parole, malgré ma très modeste compétence, était de vous apporter la pétition de tous les misérables, de tous les douloureux, de tous les parias, qui n'ont point d'autres amis, point d'autres frères que vous et qui craignirent, à certains signes auxquels ne se trompent pas ceux qui souffrent, qui craignirent de vous perdre quand il leur apparut que vous les mettiez en pipettes et en tubes à essai. Au fil de mes propos, je me suis aperçu que le mal n'était point si grand qu'ils le redoutaient. Il y a eu menace : la menace est conjurée.

A vous, Messieurs, de garder vos jeunes confrères, les débutants d'aujourd'hui, des excès scientifiques où les entraînent les séduisantes facilités des laboratoires, à vous de les ramener à l'homme.

C'est ce qu'au nom des malades je vous demande respectueusement.

Maurice BEDEL.

DOCTEUR,

Nous nous permettons d'attirer votre attention sur les nombreuses imitations qu'ont suscitées notre pommade et notre poudre MÉTA-TITANE depuis que nos Laboratoires ont introduit, en 1926, le titane en thérapeutique.

MÉTA-TITANE doit son activité particulière aux sels de titane que nos Laboratoires ont été les premiers à fabriquer au moyen d'installations spéciales dont la production est aujourd'hui parfaitement au point.



La Vie du



Docteur MALACHOWSKI
**VOULEZ-VOUS VIVRE
 VINGT ANS DE PLUS ?**

L'AIR, le premier des aliments

Préface du Dr. P. SANSON, de l'Oratoire
 NOMBRE DESSINS, DU FORTIDA

12 IS

En vente chez tous les libraires ou à défaut
 à la NOUVELLE LIBRAIRIE FRANÇAISE
 9, rue Duguayon - PARIS (7^e)

TROUBLES NER...
 Laboratoires du Malon

Le trouble est rapidement suivi d'un rhytmisme nerveux et de l'infirmité de la tête. Le trouble est rapidement suivi d'un rhytmisme nerveux et de l'infirmité de la tête. Le trouble est rapidement suivi d'un rhytmisme nerveux et de l'infirmité de la tête.

TROUBLES NER...
 Laboratoires du Malon

Le trouble est rapidement suivi d'un rhytmisme nerveux et de l'infirmité de la tête. Le trouble est rapidement suivi d'un rhytmisme nerveux et de l'infirmité de la tête. Le trouble est rapidement suivi d'un rhytmisme nerveux et de l'infirmité de la tête.



novembre 1917, adlec con

Mais voilà que je ne parle plus du tout au nom des malades, quoique je ne sois pas embarrassé de prouver que, parlant de l'humanité d'aujourd'hui, c'est encore de malades qu'il est question dans mon discours.

Mon dessein, en acceptant de prendre ici la parole, malgré ma très modeste compétence, était de vous apporter la pétition de tous les misérables, de tous les douloureux, de tous les parias, qui n'ont point d'autres amis, point d'autres frères que vous et qui craignirent, à certains signes auxquels ne se trompent pas ceux qui souffrent, qui craignirent de vous perdre quand il leur apparut que vous les mettiez en pipettes et en tubes à essai. Au fil de mes propos, je me suis aperçu que le mal n'était point si grand qu'ils le redoutaient. Il y a eu menace : la menace est conjurée.

A vous, Messieurs, de garder vos jeunes confrères, les débutants d'aujourd'hui, des excès scientifiques où les entraînent les séduisantes facilités des laboratoires, à vous de les ramener à l'homme.

C'est ce qu'au nom des malades je vous demande respectueusement.

Maurice BEDEL.

DOCTEUR,

Nous nous permettons d'attirer votre attention sur les nombreuses imitations qu'ont suscitées notre pommade et notre poudre MÉTA-TITANE depuis que nos Laboratoires ont introduit, en 1926, le titane en thérapeutique.

MÉTA-TITANE doit son activité particulière aux sels de titane que nos Laboratoires ont été les premiers à fabriquer au moyen d'installations spéciales dont la production est aujourd'hui parfaitement au point.



A propos de la tolérance péritonéale chez les enfants et du péritoine de " cochon "

Par le D^r F.-H. PERRIN, de Tours



ES *Nouvelles Médicales* ont publié en décembre 1936 une communication du Dr MADIER, Chirurgien des Hôpitaux, au sujet de cette immunité infantile que certains chirurgiens ont tendance à considérer comme tout à fait particulière.

Cette communication avait été suscitée par le cas d'un garçonnet, avant eu, à la suite d'un coup de canif accidentel, l'estomac ouvert et le péritoine envahi de débris alimentaires et qui guérit parfaitement, sans réaction péritonéale.

Comme le dit si bien notre distingué confrère, cette heureuse tolérance du péritoine envahi par le contenu de l'estomac a été constatée bien souvent; et je pense comme lui que le péritoine de l'adulte est, dans certains cas, aussi accommodant et aussi résistant que celui de l'enfant. Je n'en veux pour preuve que les deux observations ci-dessous que je retrouve dans mes notes et qui me paraissent assez intéressantes à publier sur ce sujet.

Dans le premier cas, l'intervention eut lieu moins de six heures après la blessure, mais dans le second, elle ne put être effectuée que trois jours après.

OBSERVATION I

Pendant la guerre, à l'Ambulance Chirurgicale que j'avais l'honneur de diriger près de Reims, j'ai opéré en novembre 1915, avec comme aide ROLLOT-LAPOINTE de Paris

un blessé de l'abdomen dont la guérison rapide et simple nous a quelque peu surpris.

Il s'agissait d'un brave poilu, un solide breton, assez fruste, qui avait reçu un éclat d'obus à l'épigastre au moment où il terminait sa gamelle.

Immédiatement évacué, il nous arrive en bon état, malgré cette grave blessure, et nous nous en occupons aussitôt.

En soulevant le premier pansement fait dans la tranchée, nous trouvons au milieu de franges épiploïques, des débris de pomme de terre frites qui nous révèlent aussitôt une importante perforation de l'estomac. En effet, la plaie étant débridée et le péritoine largement ouvert, nous sommes mis en présence d'un repas complet épandu parmi les anses intestinales : pain, viande, vin rouge, pommes de terre, etc...

Nettoyage aussi soigné que possible, mais combien difficile ! La plaie de la face antérieure de l'estomac mesure de 5 à 6 centimètres, et donne si bien issue à son contenu que l'organe s'est complètement vidé. Suture classique de la déchirure, puis renettoyage. Nous nous apercevons alors durant cette véritable " corvée de quartier " que l'estomac a une autre perforation un peu moins large à la face postérieure tout en haut. Je suture péniblement cette seconde lésion. Enfin, au cours d'une troisième séance de nettoyage nécessitée par cette découverte, nous découvrons nageant parmi les anses intestinales l'éclat d'obus cause des perforations.

Fermeture de la paroi en trois plans, drainage par gros drains entourés d'une compresse.

SUITES OPÉRATOIRES

Aucune réaction fébrile, aucun choc, aucun trouble, si bien que nous supprimons le drainage dès le deuxième jour. M. le Médecin-Inspecteur JACOB, Professeur au Val de Grâce auquel nous montrons cet opéré, ne nous cache pas lui aussi sa surprise.

Dans l'après-midi de ce deuxième jour, sur le coup de 4 heures, passant rapidement dans le compartiment spécial des grands opérés, j'aperçois mon poilu assis sur son lit, en train de manger un « quignon » de pain qu'il s'était procuré,

je n'ai jamais pu savoir comment, mais sans doute auprès d'un infirmier trop compatissant.

Cette imprudence n'eut pas la moindre conséquence et ce blessé fut évacué vers l'arrière le 12^e jour dans l'état le

La Vie d'

Mme Gosset lui est une précieuse collaboratrice. En jouant à la fermière, elle ne fait que suivre l'exemple d'une royale devancière : Marie-Antoinette. Les gens du pays de Caux s'honorent de rencontrer, au marché, la « dame » du grand chirurgien de Paris.

**

Ajouterai-je un trait pour mettre le point final au portrait de l'homme privé après celui du praticien célèbre ? Chaque année, il prend à sa charge les études d'un jeune homme sans fortune. Mais je m'arrête dans l'exposé de ses bienfaits, afin de ne pas m'exposer aux foudres de sa modestie. Le peu que j'en ai dit suffit à prouver que Gosset, grand chirurgien, est une belle figure de la médecine contemporaine.

JEAN-MAURIENNE.



...vies et surs a eux, revendiquent pour leur l'a p
pays, pour le monde et pour eux-mêmes, le temps
droit contradictoire et véhément de disposer justes
de soi. Comme tout le monde aujourd'hui, pris
ils sont agités de cet engouement pour le tend
corps humain qui, sans doute restera, non et p
comme le stigmaté, mais comme le signe ma
lités du sex-appeal et les révolutions faciles tout
de cette époque où tout se mêle. Les faci- « J
reflètent l'exaltation si particulière à ces me
dix dernières années où la mystique des qu
affaires et celle de la matière se sont alliées to
en proportions indiscernables et d'ailleurs q
changeantes à la poésie. Comme tout le n
monde encore, ils sont nationalistes et férus
de la Société des Nations. Rien de ce qui
secoue les nerfs, les cœurs, les cerveaux,
M. Paul Morand : le jazz, les noirs, les ap-
les curiosités du moment n'est étranger à
pels de l'Orient, les résistances de l'Occi-
dent, le communisme, l'Amérique, l'excès
du crédit et le romanesque des banques.
Son œuvre est une somme des nuits, des
ennuis, des âmes, des corps et des jours d

un blessé de l'abdomen dont la guérison rapide et simple nous a quelque peu surpris.

Il s'agissait d'un brave poilu, un solide breton, assez fruste, qui avait reçu un éclat d'obus à l'épigastre au moment où il terminait sa gamelle.

Immédiatement évacué, il nous arrive en bon état, malgré cette grave blessure, et nous nous en occupons aussitôt.

En soulevant le premier pansement fait dans la tranchée, nous trouvons au milieu de franges épiploïques, des débris de pomme de terre frites qui nous révèlent aussitôt une importante perforation de l'estomac. En effet, la plaie étant débridée et le péritoine largement ouvert, nous sommes mis en présence d'un repas complet épandu parmi les anses intestinales : pain, viande, vin rouge, pommes de terre, etc...

Nettoyage aussi soigné que possible, mais combien difficile ! La plaie de la face antérieure de l'estomac mesure de 5 à 6 centimètres, et donne si bien issue à son contenu que l'organe s'est complètement vidé. Suture classique de la déchirure, puis renettoyage. Nous nous apercevons alors durant cette véritable " corvée de quartier " que l'estomac a une autre perforation un peu moins large à la face postérieure tout en haut. Je suture péniblement cette seconde lésion. Enfin, au cours d'une troisième séance de nettoyage nécessitée par cette découverte, nous découvrons nageant parmi les anses intestinales l'éclat d'obus cause des perforations.

Fermeture de la paroi en trois plans, drainage par gros drains entourés d'une compresse.

SUITES OPÉRATOIRES

Aucune réaction fébrile, aucun choc, aucun trouble, si bien que nous supprimons le drainage dès le deuxième jour. M. le Médecin-Inspecteur JACOB, Professeur au Val de Grâce auquel nous montrons cet opéré, ne nous cache pas lui aussi sa surprise.

Dans l'après-midi de ce deuxième jour, sur le coup de 4 heures, passant rapidement dans le compartiment spécial des grands opérés, j'aperçois mon poilu assis sur son lit, en train de manger un « quignon » de pain qu'il s'était procuré,

je n'ai jamais pu savoir comment, mais sans doute auprès d'un infirmier trop compatissant.

Cette imprudence n'eut pas la moindre conséquence et ce blessé fut évacué vers l'arrière le 12^e jour dans l'état le plus satisfaisant.

On peut dire que celui-là avait un péritoine de « cochon ».

D'ailleurs cet homme très calme ne s'est pas rendu compte un seul instant ni de la gravité de sa blessure, ni des risques post-opératoires; il avait l'estomac « crevé », nous le lui avons raccommoqué; cette opération lui a paru toute naturelle, et notre intervention n'a pas suscité chez lui d'émotion particulière.

DEUXIÈME OBSERVATION

En 1905, à l'Infirmerie Indigène d'un poste du Sud algérien, on m'amène certain matin sur un chameau, un arabe d'une vingtaine d'années qui a reçu, il y a trois jours, un large coup de couteau dans le flanc gauche.

Il paraît souffrir quelque peu, mais ne présente ni température ni réaction péritonéale apparente. La plaie est recouverte d'un pansement (!) à l'arabe. Je coupe cet amas de chiffons malpropres et découvre au-dessous un véritable ulcère constitué par l'emplâtre habituel, fait de crottes de chameau, de benjoin, de safran et d'huile, sous lequel une masse de chair sanieuse et malodorante fait hernie à travers une paroi ouverte sur au moins 8 centimètres.

Après un nettoyage aussi copieux et aussi soigné que possible, je reconnais dans cet extrophie, la rate, un peu grosse, qui est venue bloquer l'orifice et au pourtour de laquelle le péritoine a construit une barrière salutaire.

Le cas est embarrassant, et je suis seul médecin : dois-je soulever cet organe en partie infecté dans le péritoine? dois-je l'abréger par une ablation totale ou partielle?...

Après avoir très largement imprégné la surface cruentée du champ opératoire avec de la teinture d'iode (en 1905), j'ai pu me décider à libérer le péritoine déjà adhérent au pourtour de la plaie. J'y parviens avec quelques difficultés dans la moitié gauche de la plaie et peux alors soulever l'organe de dedans

en dehors en repérant et fixant le péritoine chemin faisant.

Très peu d'épanchement dans la séreuse et aucun signe de réaction à distance.

Le sujet étant très maigre, la rate se trouve bien dégagée et je me rends compte qu'il est possible d'en exciser assez facilement la partie infectée.

Je me décide donc à tenter cette opération.

Elle fut très pénible en raison de l'hémorragie abondante, malgré que j'aie préalablement passé une série d'anses en gros catgut pour établir un plan d'hémostase au-dessous de la section prévue. Enfin, je parviens à mes fins et après un badiageonnage à la teinture d'iode de la tranche de section et du champ opératoire, je referme péritoine et paroi en trois plans en laissant un drainage assez large : deux drains entourés de gaze.

SUITES OPÉRATOIRES

A ma grande surprise mon opéré ne fit qu'une légère élévation de température, le soir et le lendemain. Très peu de suintement par le drain que je pus retirer deux jours après, et mon indigène me quitta au bout d'une dizaine de jours pour retourner dans son douar. Je n'en ai plus entendu parler.

Je cite ces deux observations personnelles et inédites parce qu'elles sont vraiment démonstratives de la tolérance de certains péritoines à l'égard des infections.

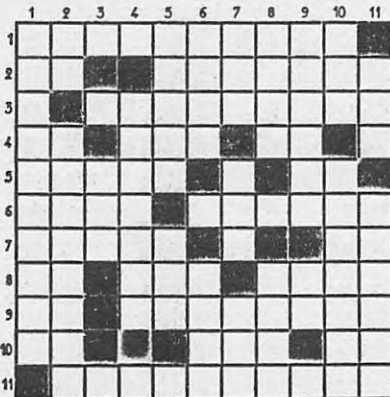
D'ailleurs, les chirurgiens qui ont eu à opérer des sujets de races soi disant attardées, ont été frappés de la tolérance extraordinaire des séreuses chez ces sujets et de l'absence habituelle de choc, soit après le traumatisme, soit après l'intervention.

Il ne paraît pas douteux que les conditions de vie de plus en plus confortable dont nous sommes par définition « *avantagés* » diminuent progressivement la résistance de l'individu qui a de moins en moins à se défendre biologiquement; et il est à craindre que le péritoine de « *cochon* » pour employer ce terme si expressif, ne devienne dans l'avenir, un phénomène clinique d'une extrême rareté.

D^r F.-H. PERRIN, de Tours.

Problème de mots croisés pour les médecins

Le 1 horizontal, le I vertical et la diagonale sont définis par les trois spécialités des laboratoires Paul-Métadier.



HORIZONTALEMENT

II. - Voyelle redoublée - Ce que la dent fera avant de provoquer le VIII horizontal.

III. - Archipel japonais.

IV. - Espace de temps - Qualificatif appliqué quelquefois à un confrère en dépit de la déontologie - Phonétiquement : mort par immersion.

V. - Son collier n'est pas convoité - Suit le titre de l'acteur.

VI. - Les quatre premières lettres d'un salut qu'on adresse à une concurrente sérieuse des médecins - Calmé par le *Méta-Titané*.

VII. - Le faux vaut mieux que le vrai - Conjonction.

VIII. - Adverbe - Etat passager de certains pharènes - Peut être mu-tite.

IX. - Phonétiquement : invitation à sortir - Ce que le médecin évite de faire (de ses malades).

X. - Au monde - Pronom personnel (sing.) - Abréviation (dans le P. L.).

XI. - Que guérira le *Méta Vaccin*.

VERTICALEMENT

2. - Voyelle redoublée - Soulagées par la *Métaspirine*.

3. - Abréviation médicale désignant un mal implacable.

4. - Non recommandable aux Brightiques.

5. - N'inoculent pas le trypanosome - Paix latine.

6. - Puits naturel - Anagramme de plus.

7. - Petite enclume - Ce que le médecin est obligé

de faire parmi les nombreuses spécialités qui lui sont offertes - A l'envers : plante o ficinale.

8. - Genre d'ombellifères - Anagramme de rida.

9. - Tomber, en parlant de certains cristaux - Inflammation du poignet.

10. - Anagramme de mer - Imitent.

11. - Rivière de Suisse - Peut être bénigne ou maligne.

Un peu d'histoire...



Le Laboratoire où sont nées nos spécialités médicales est l'immeuble dans lequel habitait la famille de Balzac dont le père était Administrateur des Hospices de Tours, et où s'est écoulée, jusqu'à l'âge de 17 à 18 ans, la jeunesse du grand romancier : Honoré de Balzac.

La Vie du Médecin de Campagne



EFFET DE NEIGE

La Crème Méta-Titane

ne contient ni thorium

- ni sels radio-actifs

Elle peut donc être d'un emploi permanent sur les peaux les plus délicates sans crainte des inconvénients que présente l'absorption prolongée de ces corps chimiques, inconvénients sur lesquels l'attention des milieux médicaux a été attirée par le rapport d'une Commission spéciale à l'Académie de Chirurgie de Paris (Séance du 25 Novembre 1936).

Dijon, le 20 Décembre 1936.

..... Ayant la peau des mains très sensible aux engelures
« et crevasses pendant l'hiver, je me plais à vous infor-
« mer que je n'ai jamais trouvé jusqu'ici de remède
« aussi promptement efficace que votre CRÈME
« CYTOPHILE au MÉTA-TITANE.

“ ”

Docteur CANTENOT,
21, Chemin du Fort
DIJON (Côte-d'Or).

Un vaccin aux antivirus

doit être parfaitement stérile.

Ceci a l'air d'une lapalissade et, cependant, si l'on tient compte de la spécificité des antivirus à l'égard des éléments pathogènes qui les ont produits, il n'est pas interdit de craindre que des germes étrangers aux antivirus contenus dans les pommades-vaccins puissent s'y introduire durant les diverses étapes de la fabrication. C'est ainsi que des anaérobies (et particulièrement le terrible *perfringens*), plus ou moins présents dans les poussières ambiantes, peuvent fort bien y faire un jour ou l'autre leur apparition.

Aussi, nos Laboratoires ont-ils mis au point, après de longues recherches, un procédé de fabrication du MÉTA VACCIN qui rend cette éventualité complètement impossible.

Le MÉTA VACCIN est, en effet, préparé du commencement à la fin, à l'abri de toute souillure microbienne dans un milieu de stérilisation parfait et cela pendant toutes les étapes de sa réalisation.

Les tubes et leur bouchon lui-même sont stérilisés. Le MÉTA VACCIN PAUL-MÉTADIER peut donc être employé dans les cas les plus délicats où la recherche de l'asepsie préventive est particulièrement indiquée.

Nous accueillerons toujours avec le plus vif empressement les médecins qui désireraient visiter nos Laboratoires, ce qui leur permettrait de se rendre compte des garanties d'asepsie de notre MÉTA VACCIN.

La Crème Méta-Titane

ne contient ni thorium

- ni sels radio-actifs

Elle peut donc être d'un emploi permanent sur les peaux les plus délicates sans crainte des inconvénients que présente l'absorption prolongée de ces corps chimiques, inconvénients sur lesquels l'attention des milieux médicaux a été attirée par le rapport d'une Commission spéciale à l'Académie de Chirurgie de Paris (Séance du 25 Novembre 1936).

Dijon, le 20 Décembre 1936.

..... *Ayant la peau des mains très sensible aux engelures
« et crevasses pendant l'hiver, je me plais à vous infor-
« mer que je n'ai jamais trouvé jusqu'ici de remède
« aussi promptement efficace que votre CRÈME
« CYTOPHILE au MÉTA-TITANE.*

« »

*Docteur CANTENOT,
21, Chemin du Fort
DIJON (Côte-d'Or).*